



CLASSIQUES
GARNIER

JACQUET-PEAU (Christine), COURBON (Bruno), HUMBLEY (John), GAUDIN (François),
« Comptes rendus », *Cahiers de lexicologie*, n° 121, 2022 – 2, *Synonymie verbale et
constructions verbales concurrentes*, p. 251-283

DOI : [10.48611/isbn.978-2-406-14565-3.p.0251](https://doi.org/10.48611/isbn.978-2-406-14565-3.p.0251)

*La diffusion ou la divulgation de ce document et de son contenu via Internet ou tout autre moyen de communication ne
sont pas autorisées hormis dans un cadre privé.*

© 2022. Classiques Garnier, Paris.
Reproduction et traduction, même partielles, interdites.
Tous droits réservés pour tous les pays.

- CONDAMINES Anne et NARCY-COMBES Jean-Claude (2015) : « La linguistique appliquée comme science située », dans F. Caron *et al.* (dir.), *Culture et recherche linguistique appliquée*, p. 209-229.
- DE VECCHI Dardo (2002) : *Vous avez dit jargon...*, Paris, Eyrolles.
- DE VECCHI Dardo (2005) : « La terminologie dans la communication d'entreprise, approche pragmatérminologique », *Cahiers du CIEL*, Université Paris-Diderot, p. 71-83.
- GAUDIN François (1990) : « Terminologie : des problèmes sémantiques aux pratiques institutionnelles », thèse de doctorat, Rouen, Université de Rouen.
- JACQUET-PFAU Christine (2022) : « Au fil de la pandémie de COVID-19, entre mots et termes », *Estudios Románicos*, 31, p. 203-215, URL : <https://doi.org/10.6018/ER.510821> (consulté le 19/10/2022).
- WÜSTER Eugen (1981) : « L'étude scientifique générale de la terminologie, zone frontière entre la linguistique, la logique, l'ontologie, l'informatique et les sciences des choses », dans *Textes choisis de terminologie 1. Fondements théoriques de la terminologie*, Presses de l'Université Laval, p. 55-114.

*

* *

DO-HURINVILLE Danh-Thành, HAILLET Patrick et REY Christophe (dir.), *Cinquante ans de Métalexicographie : bilan et perspectives. Hommage à Jean Pruvost*, Paris, Honoré Champion, 2022, 340 pages, « Lexica – Mots et dictionnaires » volume 40 – ISBN 978-2-7453-5814-1.

L'histoire des sciences et la vie académique en général sont jalonnées de rites de passage, festifs et roboratifs, autant qu'intellectuellement nutritifs. La lexicographie n'échappe pas à la règle. Tandis que, depuis 1994, Jean Pruvost organise chaque année au mois de mars la Journée des dictionnaires, grande fête des amateurs de lexique et des professionnels de lexicographie, trois

universitaires ont décidé, à l'automne 2019, de rendre hommage au dicopathe qui lui aussi allait cette année-là entrer dans une nouvelle décennie, et de marquer de ce fait le cinquantenaire de la métalexigraphie, domaine circonscrit par son maître, Bernard Quemada. Ce dernier, disparu l'année précédente, en 2018, avait lui-même été l'élève de deux grandes figures de la lexicologie et de la lexicographie françaises, Robert-Léon Wagner et Georges Matoré. Bernard Quemada fut aussi le fondateur, en 1959, des *Cahiers de lexicologie*, première revue de langue française entièrement consacrée au lexique, dont Jean Pruvost a été, en duo avec Gaston Gross, codirecteur de 2004 à 2007.

L'ouvrage *Cinquante ans de métalexigraphie : bilan et perspectives*, paru au premier trimestre 2022 et publié sous la direction de Danh-Thành Do-Hurinville, Patrick Haillet et Christophe Rey, rassemble les textes des communications préparées par les participants aux journées éponymes qui se sont déroulées les 24 et 25 octobre 2019.

Si l'on sort enrichi de la lecture de ces Actes, cela ne tient pas seulement à la multiplicité des thèmes qui y sont abordés (de l'ouverture des nomenclatures de dictionnaires monolingues à la lexiculture dans les bilingues, de la description – ou de l'absence de description – propre à certains objets linguistiques à l'évolution des marques d'usage, des changements de techniques dictionnaires aux questionnements relatifs à la lexicographie en ligne et à ses effets sur les pratiques, etc.), mais cet enrichissement tient également à la diversité des points de vue qui s'y expriment – la plupart des contributions appréhendent les objets lexicographiques sous des angles différents –, ainsi qu'à la diversité des voix et des traditions qui s'y rejoignent. Le livre compte 340 pages. Des voix, nous en comptons 22, ou 23, si l'on inclut celle, militante, de Camille Noûs. Fidèles au *bilan* annoncé dans le titre, la plupart des contributions sont rétrospectives : elles offrent un retour sur un dictionnaire, une série de dictionnaires ou une partie, un aspect des traditions lexicographiques française, italienne, espagnole, picarde, véronaise et suédoise. D'autres contributions sont l'occasion de

proposer une réflexion à partir d'un bilan de carrière, dans une partie du demi-siècle en vedette. Plusieurs des contributions poussent la porte de l'entrée « perspectives » annoncée dans le titre des journées, questionnent le présent et s'interrogent sur l'avenir : quelle est la place d'une lexicographie professionnelle dans un monde où l'accès aux informations sur le lexique et sur la langue défie la raison, où chacun / chacune peut s'improviser lexicographe grâce aux nouveaux outils disponibles, et où la concurrence – voire le poids – de certains sites tend à occulter l'existence, par ailleurs, de connaissances plus approfondies, plus précises, sur tel ou tel aspect d'une langue ?

L'ouvrage *Cinquante ans de métalexigraphie : bilan et perspectives* est composé d'une introduction (8 p.) signée par les éditeurs, d'un avant-propos de la plume de Jean Pruvost intitulé « Cinquante ans... » (2 p.), de trois sections (75 p., 37 p., 178 p.), d'un texte de clôture signé par Jean Pruvost (15 p.), d'un index des noms (5 p.) et de la table des matières.

Dans leur Introduction, Danh-Thành Do-Hurinville, Patrick Haillet et Christophe Rey rappellent le rôle moteur de Bernard Quemada dans la fondation de la métalexigraphie comme nouvelle discipline à laquelle ne tarde pas à participer Jean Pruvost. Le nom de plusieurs contemporains de Quemada traversent l'ouvrage : Jean Dubois, Robert Galisson, Michel Glatigny, Henri Meschonnic, Alain Rey, Josette Rey-Debove...

C'est dans les termes suivants que les éditeurs de l'ouvrage résument le cœur de la rencontre organisée en octobre 2019 : « Ce colloque a [...] constitué une occasion de dresser un premier bilan de l'existence de la discipline et de nous interroger collectivement sur [s]es perspectives de développement [...]. » (p. 9). Réflexe de lexicographes sans doute, ils esquissent dans les termes suivants le public visé par ce colloque : « C'est [...] pour les jeunes et futurs chercheurs, mais aussi pour l'ensemble des linguistes qui s'intéressent et s'intéresseront au lexique, que nous avons envisagé ce colloque et la publication qui en découle. » (p. 9). Ils rappellent aussi le rôle de « passeurs de mots » (p. 9) qu'ont joué, durant les

cinq dernières décennies, chacun à sa façon, les « deux figures tutélaires » (p. 10) de la métalexigraphie, Bernard Quemada et Jean Pruvost. Ce dernier, dans un court texte d'ouverture, évoque quelques souvenirs du demi-siècle écoulé, notamment celui de Paul Imbs, prédécesseur de Bernard Quemada à la direction du *Trésor de la langue française*, et lui aussi vecteur du virus des dictionnaires.

Commence alors la section 1, avec la présentation de Christine Jacquet-Pfau à propos du *Dictionnaire encyclopédique et biographique de l'industrie et des arts industriels* de E.-O. Lami (*DEB*) paru entre 1881 et 1888 (8 volumes – soit 11 124 pages –, suivis en 1891 et 1892 de 2 suppléments). Christine Jacquet-Pfau souligne que ce dictionnaire, contemporain de *La Grande Encyclopédie* dirigée entre autres par Marcelin Berthelot, « s'inscri[t] clairement dans la tradition de l'*Encyclopédie* [...] de Diderot et d'Alembert » (p. 20), en répondant à l'objectif de « réactualiser des connaissances qui évoluent très vite et se spécialisent » (p. 20). Lami choisit le genre dictionnaire afin « d'embrasser le vaste monde des connaissances [...] » (t. i, « Avant-propos » : iii ; cité p. 23). Suivant la tripartition proposée par Bernard Quemada (Quemada 1968), « [l']ouvrage de Lami se présente comme un dictionnaire encyclopédique spécialisé dans lequel n'ont été retenus pour constituer la nomenclature que les termes et noms propres strictement liés aux domaines concernés par l'industrie et les arts industriels [...] » (p. 25). La métalexigraphe relève dans le *DEB* la présence de 118 indications de domaines. Elle y examine la proportion accordée à la description lexicologique et au développement encyclopédique (p. 26 et suiv.), avant de noter l'usage de l'astérisque devant les « très nombreux termes qui ne figurent pas dans le *DAF* [*Dictionnaire de l'Académie française*, BC] » (p. 28). Parmi ces termes se trouvent quantité d'emprunts (p. ex., *bitter*, *fahrkunst*, *self-acting* ou *spiegel*). Plusieurs marqueurs métalinguistiques sont inventoriés (p. ex., « on donne ce nom à... », « se dit de... »). Christine Jacquet-Pfau remarque que Lami a conscience, notamment, du changement de statut des signes lexicaux, de l'unité lexicale générale au terme spécialisé. Elle relève par ailleurs le recours au

dessin industriel pour illustrer le contenu d'un article (66 dessins pour l'entrée **chaussure**).

François Gaudin cosigne avec le/la scientifique polymathe Camille Noûs un chapitre de métalexigraphie comparée sur la vie et l'œuvre de trois lexicographes français de la fin du XIX^e siècle peu connus d'un large public. C'est dans un style souvent proche du genre policier que l'enquêteur-historien François Gaudin nous présente Paul Guérin, Auguste Merlette, Jules Troussel, leurs professions de foi lexicographiques, leurs dictionnaires, ainsi que les moyens – parfois rocambolesques – mis en œuvre pour les réaliser. Hormis le style d'écriture, on appréciera dans cette contribution l'impressionnant travail d'archive. L'apport d'éléments biographiques et la mise au jour d'une partie des conditions matérielles, sociales et idéologiques de la production dictionnaire contribuent à redonner vie à des projets d'envergure qui, comme le nom de leurs porteurs, sont hélas largement « tombés dans l'oubli » (p. 42).

Hervé Bohbot et Agnès Steuckardt commencent leur texte en regrettant que « [l]a numérisation des dictionnaires du XX^e siècle [soit] actuellement moins avancée que celle des dictionnaires anciens » (p. 61). Leur recherche, menée dans le corpus numérique du *Petit Larousse illustré* [PLI] de 1906 à 1948 – on suppose qu'il s'agit des millésimes – s'inscrit dans le projet Nénufar, réalisé dans la continuité du projet d'informatisation du *PLI* conduit sous la direction de Jean Pruvost (v. Manuélian 2006). La typologie de Michel Glatigny (1998) est utilisée pour examiner l'évolution, sur la période, du taux d'occurrence de différents types de marques d'usage. Les auteurs présentent des exemples d'héritages lexicographiques, d'actualisation des normes sémantiques, ainsi que de perméabilité du lexique décrit à l'Histoire. Ils mettent en évidence, au moyen du singulier exemple du mot *tricorné* (au sens de « chapeau [...] à deux cornes »), l'effet probable de l'illustration laroussienne sur la définition.

Fondant son approche sur le concept de lexiculture forgé par Robert Galisson, Giovanni Tallarico propose d'en ouvrir la dé-

finition aux résultats de l'analyse contrastive des dictionnaires bilingues. L'auteur fait l'« hypothèse [...] que le spectre de la lexiculture serait beaucoup plus vaste qu'on ne le pense habituellement [...] » (p. 81). À la suite de Thomas Szende (Szende 1996), Giovanni Tallarico avance l'idée que la limite entre le « plan du réel » et le « plan de la langue » peut être traitée de façon scalaire. Une fois résumées les particularités des (rares) travaux en la matière, l'auteur propose une typologie illustrée (en 5 classes) des écarts présents dans les bilingues. D'après la définition qui en est donnée, la catégorie de l'écart sémantique – présenté comme « l'écart par excellence » (p. 87) – semble recouper en partie d'autres catégories (notamment celles de « l'écart morphologique » et de « l'écart référentiel »). On appréciera dans ce texte la proportion équilibrée entre description de cas concrets et réflexion théorique.

La section 2 est consacrée aux Journées des dictionnaires, qui, à la suite de la Journée organisée chaque année par Jean Pruvost à l'Université de Cergy-Pontoise, ont essaimé au Québec, en Italie, en Allemagne, en Tunisie et au Maroc (p. 11). Trois des organisateurs de ces Journées s'expriment à tour de rôle. Premières dans l'ordre alphabétique, les Journées allemandes des dictionnaires ouvrent le bal. C'est à l'Université d'Erlangen, auprès de Franz Josef Hausmann, que circule le virus de la métalexigraphie. Touchée, Michaela Heinz explique comment, depuis 2004, elle a pris en main l'organisation des Journées allemandes, lesquelles ont en général lieu tous les deux ans, au début de l'été, dans le château des Imhäuser, à Klingenberg am Main. Le programme de toutes ces rencontres est présenté (p. 100-108).

Giovanni Dotoli enchaîne, et commence par la présentation de son colossal *Nuovo Dizionario Generale Bilingue Francese-Italiano / Italiano-Francese* (à paraître), avant de parler de sa rencontre avec Alain Rey, puis avec Jean Pruvost, qui lui inspira la création, à l'Université de Bari, des Journées italiennes des dictionnaires. Organisées le plus souvent en collaboration dans différentes universités italiennes, ce sont pas moins de vingt-trois éditions des *Giornate Italiane dei Dizionari* qui ont eu lieu entre 2007 et

2019. La liste en est donnée (p. 113-115), avec d'autres réalisations lexicographiques de l'auteur.

La section se clôt avec la présentation que fait Leila Messaoudi des trois Journées marocaines des dictionnaires tenues à Kénitra, à l'Université Ibn Tofaïl, en 2007, 2008 et 2011. Après avoir rappelé l'enthousiasme manifeste des participants à ces Journées, Leila Messaoudi décrit les thématiques qui y furent abordées, puis elle présente le contenu des deux publications qui en ont résulté.

La section 3, intitulée « Quel avenir pour la métalexigraphie ? Quelles voies de développement possibles ? », commence par la contribution d'Olivier Bertrand sur la lexicographie – renouvelée à l'ère informatique – du français médiéval. Les deux piliers que constituent pour la « lexicographie médiévale » (p. 139) la Base de français médiéval (*BFM*) et le *Dictionnaire du moyen français* (*DMF*) sont présentés, de façon illustrée, dans plusieurs de leurs fonctionnalités. Les enjeux du renouvellement des techniques – avec notamment l'encodage en XML-TEI – et son effet sur la description et la compréhension du français médiéval sont parfaitement mis en relief. On regrettera seulement que, dans la partie rétrospective de cette contribution, l'ouvrage de Jean-Claude Boulanger sur *Les inventeurs de dictionnaires* (Boulanger 2003) ne figure pas dans les références sur les pratiques lexicographiques médiévales.

John Humbley s'attache ensuite à répondre à la question – concernant le dictionnaire de spécialité en ligne – « une lexicographie sans lexicographe ? ». L'auteur y examine un dictionnaire en ligne, *définitions-marketing* (8 500 entrées au début 2021), conçu par Bertrand Bathelot, expert du domaine. John Humbley passe en revue le péritexte, la nomenclature et les principales facettes de la microstructure. Un examen de la lettre D le conduit à constater que la grande majorité des termes, trop spécialisés, sont absents de *Wikipédia*. Nombre d'entre eux sont des emprunts à l'anglais, mais un équivalent en français est proposé systématiquement. Après avoir souligné les nombreux avantages de ce dictionnaire en ligne, l'auteur envisage deux voies impliquant les linguistes dans la réalisation

de projets de ce genre : l'une où ils participeraient directement à l'élaboration du dictionnaire ; l'autre où ils interviendraient en amont, comme formateurs en terminologie et en lexicographie.

Anne-Marie Chabrolle-Cerretini et Narcís Iglésias présentent, dans une contribution inscrite plus spécifiquement en histoire de la linguistique, l'intérêt du *Dictionnaire Historique des Concepts Descriptifs de l'Entité Romane (D.HI.CO.D.E.R.)* pour « revisiter l'historiographie de la linguistique romane » (p. 173). Des différences frappantes, dans les récits de la romanistique, quant à la circonscription de l'entité romane ou quant à la place de premier plan accordée à Friedrich Diez dans la fondation de la discipline sont mises au jour. Les auteurs décrivent les deux corpus exploités : un corpus lexicographique « censé [...] apporter des données sur la reconnaissance de l'usage d'un concept » (p. 188) et un corpus textuel qui sert à « retrouver les premières occurrences des concepts » (*ibid.*). Nomenclature et composantes de la microstructure sont détaillées.

Margareta Kastberg Sjöblom s'intéresse « aux dictionnaires dans la paire de langues français-suédois et à la problématique de transposition des mots et des expressions d'une langue à l'autre » (p. 195). Les dictionnaires français-suédois sont rares. L'autrice prend quelques exemples qui reflètent des spécificités culturelles dans l'une ou l'autre langue (*chassé-croisé*, *civil*, ou encore la pluralité des synonymes français de *gifle*, là où la langue suédoise ne dispose que d'un mot, la chose étant bannie depuis plus de 40 ans). Selon Margareta Kastberg, le discours lexicographique comme genre à part entière gagne à être exploité comme un corpus à l'aide d'outils textométriques. (Remarque : *Les néologismes*, dont Maria Rosaria Ansalone avait fait le compte rendu de la première édition (2003) dans les *Cahiers de lexicologie* (Ansalone 2004), est le produit d'une collaboration entre Jean Pruvost et Jean-François Sablayrolles.)

Dans la contribution suivante, Mariadomenica Lo Nostro évoque les évolutions dans l'univers des dictionnaires au cours du dernier quart de siècle. Elle aborde au passé les « attentes »

suscitées, au cours des années 1990 par « l'introduction de la linguistique computationnelle et du numérique » (p. 214), avant de remarquer que « la *vitesse pachydermique* [*sic*, BC] du monde lexicographique [...] ainsi que les contraintes économiques de la dictionnaire ont bien ralenti le potentiel imaginé » (p. 214-215). Est néanmoins rappelé le rôle-clé de l'accélération des requêtes liée à l'informatisation, mais aussi de la gratuité de plus en plus fréquente des outils, et de la collaborativité qui accompagne la possibilité d'accéder d'à peu près partout aux mêmes espaces virtuels. L'évolution technologique présente son lot de défis. Mariadomenica Lo Nostro rappelle le « problème interne » que pose « une forme d'incommunicabilité » entre « les milieux lexicographique et dictionnaire » (p. 218), les productions restant souvent en deçà des applications envisagées. Pris en exemple, le cas de la lexiculture pose en particulier la question du choix de ses formes d'explicitation, à l'heure de l'ouverture des dictionnaires à des publics de plus en plus éloignés les uns des autres.

Les deux types d'objets que sont les américanismes et l'exemplification servent à Philippe Reynés à (dé)montrer l'évolution des pratiques de la lexicographie officielle de la langue espagnole, avec en tête le *Diccionario de la Lengua Española* (*DLE*, *ex-DRAE* ou *Diccionario de la Real Academia Española*). Il rappelle l'influence, dans ce processus, de l'Association des Académies de langue espagnole (ASALE), en particulier son rôle dans la reconnaissance du polycentrisme de la norme, avant de décrire l'accélération de l'intégration des américanismes dans le *DLE* à la fin du xx^e siècle (qui s'est faite en partie au détriment des exemples [p. 236]), et rappeler la publication, en 2010, d'un *Diccionario de Americanismos* comportant à lui seul « 70 000 mots et locutions » (p. 233). L'auteur mentionne enfin l'effort de l'Académie espagnole de produire et de rendre aisément disponibles dictionnaires et corpus. La contribution de Philippe Reynés constitue une excellente introduction à un pan important de la lexicographie de langue espagnole.

Hélène Manuélian pose d'emblée la question suivante : « quelle place reste-t-il pour les dictionnaires, et surtout pour les lexico-

graphes, ces experts de la description du sens des mots ? ». Dans son étude de « logiciels de création de dictionnaires personnalisés » (au nombre de 4 – et non 3 comme annoncé : Lingo2, Mondico, LexiMe et Dictionary Organizer Deluxe), l’auteur montre que l’on a le plus souvent affaire davantage à des sortes de correcteurs ou d’aide-mémoire. Elle compare ces outils avec les dictionnaires d’entreprises, comme Reverso, qui offrent des services de lexicographie adaptés aux besoins d’un corps de métier particulier, et sont donc « utile[s] à une collectivité » (p. 253). Hélène Manuélian relève (p. 254) quelques problèmes que posent les logiciels de construction de dictionnaires personnels, dont la moindre qualité du résultat, les problèmes de plagiat et la remise en question du « trésor collectif ».

Dans sa contribution sur le dialecte véronais, Pierluigi Ligas revient sur l’histoire linguistique presque trimillénaire de la Vénétié (*Veneto*), région dans laquelle se trouve notamment Vérone. Il souligne la cohabitation généralement pacifique, à travers les différentes régions de l’Italie, entre langue italienne et dialecte. L’auteur rappelle aussi que « pour les lexicographes dialectaux » le problème « n’est pas tant le sens [...], mais l’équivalence » (p. 260), la plupart des dictionnaires étant des bilingues. Sont alors comparés deux piliers de la lexicographie véronais-italien, le *Piccolo dizionario del dialetto veronese* de Beltramini et Donati (environ 10 000 entrées ; 1980), et le *Dizionario etimologico del dialetto veronese* de Marcello Bondardo (environ 2 000 entrées, plus complexe d’utilisation, avec des datations ; 1986).

La contribution de Christophe Rey entre en résonance avec la précédente. Avant d’examiner trois grands projets et réalisations lexicographiques dans le domaine picard portés respectivement par Raymond Dubois, Jean-Marie Braillon et Jacques Mahieu, l’auteur explicite l’intérêt de chercher à comprendre – dans le cadre du fracassant projet MÉTALPIC – les conditions propices à la mise en œuvre d’outils lexicographiques de référence pour une langue typiquement polycentrique tel le picard. Comme le souligne Christophe Rey, « [l]e corpus lexicographique des “petites” langues est

[...] susceptible de pouvoir faire évoluer la discipline métalexigraphie dans son ensemble » (p. 273). L'auteur observe qu'on a affaire, en l'« absence de norme lexicographique de référence », à une « lexicographie polarisée » (p. 280), et défend l'idée que la production de ressources allant vers la reconnaissance d'une telle norme faciliterait l'accès de cette langue « à une forme de koïnésation, peut-être seule garantie de sa survie » (p. 288).

La section 3 se clôt avec l'étude menée par Huy-Linh Dao et Danh-Thành Do-Hurinvillle sur les unités *quasi*, *quasiment*, *presque* et *limite*, qui toutes signifient l'approximation en français, et se trouvent diversement déclinées sur le plan lexical (ou lexématique), mais aussi grammatical et pragmatique, bien que les dictionnaires contemporains ne rendent pas compte de l'ensemble des usages correspondants. Pour pallier cette insuffisance, les auteurs proposent un modèle de description en termes de transcatégorialité (lexème, grammème, pragmatème), à même de saisir plus adéquatement les divers degrés d'hybridité catégorielle de chacune de ces unités.

« Le dictionnaire est un corpus de haute qualité ! » (p. 325) est l'une des phrases-clés du texte de clôture offert par Jean Pruvost, texte justement intitulé « Quelques credo en lexicologie, en lexicographie, en dictionnaire, en métalexigraphie engrangés au fil d'une vie professionnelle heureuse ». Jean Pruvost y revient sur plusieurs « ancres personnelles » (p. 315) quant aux concepts opératoires : la place maîtresse de la lexicologie, la distinction nécessaire entre lexicographie et dictionnaire, la place et le rôle de la métalexigraphie, et particulièrement l'importance de la connaissance en matière d'histoire des dictionnaires, l'importance aussi de prendre en compte la lexiculture dans la description lexicographique (l'exemple de la perception stéréotypée de l'écureuil – amical et mignon pour les Français, nuisible pour les Québécois – est éloquent ; pour compléter son portrait, on pourrait ajouter la touche suivante : l'écureuil roux est bien présent en Amérique du Nord, mais, plus petit que l'écureuil gris de l'Est – qu'il soit d'ailleurs gris ou noir –, le roux tend à se limiter aux forêts et boisés). Après être revenu sur chacun de ces points importants,

Jean Pruvost consacre un développement spécifique à la méthode qu'il a – au tout début des années 2000 (Pruvost 2002) – nommée « triple investigation » (p. 323-325), méthode qui consiste à chercher en premier lieu, dans un dictionnaire, l'article consacré à un mot, puis – par une recherche plein texte – à compiler l'ensemble des articles dans lesquels le mot se présente, et, dans un troisième temps, à examiner minutieusement « l'environnement syntaxique » (p. 324) de chaque occurrence dudit mot, toujours dans le texte intégral du dictionnaire. Le dicopathe à qui le colloque était dédié consacre ensuite une section de son texte à la « relation lexicographique quaternaire » (p. 325-327) : relation d'interprétation, « propre à une époque mais aussi à un être avec son tempérament et ses convictions » (p. 325), relation procédurale, qui « consiste à choisir une perspective pour l'observation de la langue » (p. 326), relation définitionnelle, et relation poétique, le lexicographe « interpr[é]t[ant] le monde des mots pendant que le [poète] interprète le monde qu'il perçoit » (p. 326-327). La dernière section du texte est consacrée à la chronique de langue (le lexicologue en a produit plusieurs milliers). Jean Pruvost met celle-ci en contraste avec la pratique plus timorée de la lexicographie classique : « Quand le lexicographe sélectionne les mots de sa nomenclature, et s'arrogue le droit de ne pas enregistrer une unité lexicale que connaissent des millions de personnes, il trahit la langue. Le chroniqueur n'a pas ce choix : il est au front. » (p. 328). Une belle leçon d'éthique !

En somme, *Cinquante ans de métalexigraphie...* offre une vue panoramique, dans le temps, dans l'espace et à travers différentes cultures, sur l'activité dans le domaine pour plusieurs langues d'Europe occidentale. Les coquilles sont peu nombreuses et n'entachent pas l'impression, très positive, que laisse la lecture de cet ouvrage.

Bruno COURBON

Université Laval, Centre de recherche interuniversitaire
sur le français en usage au Québec (CRIFUQ)

bruno.courbon@lli.ulaval.ca

Références

- ANSALONE Maria Rosaria (2004) : « Compte rendu de Jean Pruvost et Jean-François Sablayrolles, *Les néologismes*, Paris, PUF (« Que sais-je ? », n° 3674), 2003, 128 p. », *Cahiers de lexicologie*, 85, p. 233-234.
- BOULANGER Jean-Claude (2003) : *Les inventeurs de dictionnaires. De l'eduba des scribes mésopotamiens au scriptorium des moines médiévaux*, Ottawa, Les Presses de l'Université d'Ottawa.
- GLATIGNY Michel (1998) : *Les marques d'usage dans les dictionnaires français monolingues du XIX^e siècle : jugements portés sur un échantillon de mots et d'emplois par les principaux lexicographes*, Tübingen, Niemeyer.
- MANUÉLIAN Hélène (2006) : « *Le Petit Larousse illustré* de 1905 pris dans la Toile », *Cahiers de lexicologie*, 88, p. 183-200.
- PRUVOST Jean (2002) : « À la recherche de la norme : sa représentation lexicographique et dictionnaire chez Larousse et Robert et la triple investigation », dans P. Bouchard et M. Cormier (dir.), *La représentation de la norme dans les pratiques terminologiques et lexicographiques*, Québec, Office de la langue française, p. 139-170.
- QUEMADA Bernard (1968) : *Les dictionnaires du français moderne, 1539-1863. Étude sur leur histoire, leurs types et leurs méthodes*, Paris, Didier.
- SZENDE Thomas (1996) : « Problèmes d'équivalence dans les dictionnaires bilingues », dans H. Béjoint et P. Thoiron (dir.), *Les dictionnaires bilingues*, Louvain-la-Neuve, Aupelf-Uref et Éditions Duculot, p. 111-126.

*

* *

MARTÍ SOLANO Ramón and RUANO SAN SEGUNDO Pablo (eds.), *Anglicisms and Corpus Linguistics. Corpus-Aided Research into the Influence of English on European Languages*, Berlin, Peter Lang, 2021, 212 pages, "Recherches linguistiques et textuels" 20 – ISBN 978-3-6317-9977-2.